

Miémose raconte
Hommage à Marie-Rose Girard (1906-1995)

Yvan G. Lepage

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004627ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004627ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lepage, Y. G. (1996). *Miémose raconte* : Hommage à Marie-Rose Girard (1906-1995). *Francophonies d'Amérique*, (6), 129–130.
<https://doi.org/10.7202/1004627ar>

MIEMOSE RACONTE

Hommage à Marie-Rose Girard (1906-1995)

Yvan G. Lepage
Université d'Ottawa

Cochrane et Génier sont en deuil : celle qui fit partie de l'héroïque génération des pionniers du nord de l'Ontario et qui consacra sa vieillesse à en immortaliser le souvenir est décédée le 21 février 1995.

Marie-Rose Girard, affectueusement surnommée « Miemose », ne meurt cependant pas tout entière. Elle laisse en effet neuf enfants (une fille et huit garçons) et de nombreux petits-enfants et arrière-petits-enfants, dont la plupart ont pris racine dans les paroisses francophones du Nord, perpétuant l'œuvre des grands-parents Uldoric et Honora Tousignant. Elle laisse aussi des *Mémoires*¹, qui font date dans la littérature franco-ontarienne. Elle y raconte, en les opposant, les deux volets de sa vie : son enfance au Québec et sa vie adulte dans le nord de l'Ontario.

Partis de Saint-Stanislas (comté de Champlain) en août 1922 pour s'installer à Génier, à quelques kilomètres de Cochrane, les parents de Miemose répondaient à l'appel de l'abbé Jean-Baptiste Bourassa (1859-1930), missionnaire-colonisateur, bien décidé à freiner l'exode des Canadiens français vers les États-Unis, où ils risquaient de perdre leur langue et leur foi. Pour Miemose, qui avait alors seize ans, cet arrachement fut vécu comme un exil. Le « diplôme académique » qu'elle venait d'obtenir au couvent des Filles de Jésus lui ouvrait toutes grandes les portes de l'enseignement ; elle dut y renoncer, faute de connaître l'anglais, indispensable en Ontario à qui voulait devenir instituteur.

En 1926, elle épouse Léo Girard. Le jeune couple s'installe à trois kilomètres au nord-est de Génier, dans une modeste maison sise sur la ferme des parents de Léo. Ce dernier était employé des chemins de fer, qui jouèrent un rôle si important dans la colonisation du nord de l'Ontario. Entre 1927 et 1947, Miemose donna naissance à dix enfants, dont l'un — une petite fille nommée Mariette — ne vécut que quelques mois. La tâche est lourde pour une mère obligée, la plupart du temps, d'assumer seule la responsabilité d'une famille qui ne cesse de croître, en l'absence d'un mari retenu l'hiver au chantier et l'été sur la ligne de chemin de fer reliant Moosonee à Cochrane. Une santé fragile et les grossesses qui se multiplient conduisent deux fois Miemose à l'hôpital. Deux fois aussi la maison familiale est la proie des flammes. Mais l'épreuve suprême survint le 19 janvier 1950 : Léo quitte sa femme et ses enfants pour ne plus jamais réintégrer le domicile conjugal.

Miemosé, qui rentre d'un séjour de trois mois à l'Hôpital général de Toronto, reste seule avec ses enfants, dont le plus jeune vient d'avoir trois ans. Grâce à l'appui moral et pécuniaire des aînés et à une petite pension du gouvernement, elle retrouve cependant vite le courage et l'énergie nécessaires pour faire face à la dure réalité. Pendant dix-sept années, elle se consacre exclusivement à l'éducation des plus jeunes de ses fils, dont deux feront carrière dans l'enseignement, réalisant ainsi, comme par procuration, le rêve de leur mère.

Comment donner un sens à cette vie, à la fois banale et exemplaire, faite d'épreuves et de déceptions, mais aussi de joies ?

Franco-Ontariens, ses enfants ne connaissaient pas Saint-Stanislas. Les jours heureux que leur mère y avait vécus risquaient ainsi de disparaître à jamais avec elle, en même temps qu'allait tomber dans l'oubli l'existence précaire des premiers colons de Génier. Pour conjurer ce sort, Miemosé entreprit donc, à l'automne de sa vie, de rédiger ses mémoires, qu'elle intitula *Miemosé raconte*². Elle y ressuscite, en deux cents pages, les heures magiques de son enfance dans un Québec que le souvenir idéalise et qu'elle oppose à la grisaille d'un pays de colonisation, étranger et hostile, qu'il avait fallu patiemment apprivoiser. Ce long regard nostalgique qu'elle jette sur son existence lui permet de l'embrasser pour mieux la comprendre. L'exil ontarien avait brusquement mis fin à l'ambition qu'elle caressait de devenir institutrice ; il lui importait donc de dissiper l'impression d'échec que cette rupture pouvait faire naître dans l'esprit du lecteur.

En revivant son passé, Marie-Rose Girard lui conférait sens et unité. *Miemosé raconte* constitue, en effet, une entreprise visant à concilier le bonheur de l'enfance et la monotonie de la vie adulte, le rêve et la réalité. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le fondement de tout récit autobiographique et le rôle premier de la littérature ?

NOTES

1. *Mémoires de Marie-Rose Girard*, édition critique par Yvan G. Lepage, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, XII, 204 p.

2. Marie-Rose Girard, *Miemosé raconte*, préface de Yvan G. Lepage, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, XVIII, 143 p.